

CHANGER LE MONDE SANS PRENDRE LE POUVOIR

« Rester au lit, sortir faire un tour avec le chien, jouer de la musique, organiser une révolution, qu'importe... » - John Holloway

Il aura fallu attendre longtemps avant de pouvoir lire le controversé livre de John Holloway en français. « Change the world without taking power », publié en anglais et en espagnol en 2002, a suscité de violentes réactions. L'auteur y défend en effet une thèse qui contrarie de nombreux partis et groupes politiques d'extrême gauche: penser la révolution en terme de parti et de prise de pouvoir mène à un échec inévitable. Ce n'est d'ailleurs surement pas pour rien si la sortie de cette traduction française s'est faite tant attendre et que son épilogue n'y est pas publié (1): symptôme des sectarismes gauchistes hexagonaux. Discussion avec John Holloway, philosophe irlandais, installé au Mexique en 1991, proche des vents de la révolte zapatiste...

(1) Mais on peut le lire librement sur le site de la revue Variations (www.theoriecritique.com), qui fut la première à publier la traduction de cette partie de « Changer le monde sans prendre le pouvoir. »

Tu es installé au Mexique, commençons par parler un peu du zapatisme et de jungle Lacandon. Quelles réflexions ce mouvement inspire à l'universitaire que tu es ? Dans l'autre sens, et en général, qu'est-ce que la théorie politique apporte-t-elle à un mouvement social et politique ?

Quelqu'un, Antonio Garica de Leon, a fait remarquer dans les premiers jours de l'insurrection zapatiste, alors que de plus en plus de comunicados arrivaient du Chiappas, que cette révolte venait de l'intérieur de nous-même. Je crois que c'est ce que je ressens vraiment. Le ¡Ya Basta! des Zapatistes est quelque chose qui vient de l'intérieur de nous-même. Assez ! On ne peut plus accepter une société basée sur l'exploitation et la déshumanisation. On ne peut plus continuer à reproduire un capitalisme qui est en train de détruire l'humanité. On ne vit peut être pas dans la Jungle Lacandon, mais ce ¡Ya Basta! Nous le sentons tous et toutes dans nos tripes.

Mais ce n'est pas seulement parce qu'ils se sont soulevés contre le capitalisme qu'ils sont intéressants. C'est aussi par la manière dont les Zapatistes ont transformé, avec leurs mots et leurs actes, toute la signification de la lutte anti-capitaliste. En disant qu'ils veulent un monde nouveau, mais ne pas prendre le pouvoir, ils nous ont lancé un grand défi. Autant pratique que théorique. Les tentatives pour changer le monde en prenant le pouvoir ont échouées. Pour continuer à penser à une révolution aujourd'hui, nous devons la dissocier du projet de conquête du pouvoir d'État. Mais comment s'y prendre ? Il n'y a pas de modèle pré-existant. C'est donc forcément un processus de création de nouvelles stratégies révolutionnaires, de construction de nouveaux chemins vers une autre société. C'est un processus pratique, fait de pleins de pratiques, mais qui implique aussi un processus constant de réflexion: pas une théorie qui est séparée de la pratique, mais un processus de réflexion constant sur ce que nous sommes en train d'essayer de faire.

Tous les concepts des vieilles théories révolutionnaires étaient centrées sur le pouvoir: pour essayer de « changer le monde sans prendre le pouvoir » et penser à ce que « changer le monde sans prendre le pouvoir » veut dire, un sursaut théorique est nécessaire.

Sarkozy a dit bien haut qu'il fallait « liquider l'héritage de mai 68 »... Aujourd'hui la gauche de la gauche française commémore les 40 ans du « joli mois de mai », sans pour autant

l'actualiser au regard des luttes actuelles (lycées, universités, sans-papiers, grèves spontanées, mouvements anti-police...). Comment perçois-tu cette étrange « commémoration » ?

Pour moi, 1968 est une explosion intense qui a détruit un univers spécifique de la lutte de classe, et qui a débouché sur un nouvel univers dans lequel chaque aspect de la vie est un champ de bataille: le travail, la sexualité, la nature, l'ensemble, l'espace, le temps, tout... On en est encore à tenter de comprendre la nature de ce nouvel univers. Commémorer 1968 ne pourrait que signifier continuer ce travail. Transformer mai 68 en une statue figée n'est un honneur pour personne.

La gauche semble incapable de penser les nouvelles formes de révoltes: les émeutes de cité bien sûr, mais aussi le refus du travail salarié et la lutte contre le flicage des chômeurs. La catégorie Travail reste au centre des questions soulevées par l'extrême gauche. On tente de s'en sortir tant bien que mal... CQFD par exemple est un journal animé par des chômeurs heureux...

C'est la question la plus importante de toutes. L'explosion de 1968 était celle d'une conception unitaire du travail.

La gauche traditionnelle continue d'utiliser un concept unitaire de travail et conçoit la lutte de classe comme une lutte entre le travail et le capital. Elle oublie complètement que Marx insistait sur le caractère ambivalent, dual, du travail comme une clef pour comprendre le capitalisme. Il faisait la distinction entre le travail aliéné ou abstrait et l'activité vivante, consciente ou travail utile – ce que je préfère appeler le « faire ». 1968 était avant tout une révolte contre le travail aliéné, la révolte du « faire » contre le travail. Dans l'univers de lutte qui émerge après 1968, il devient clair que la lutte contre le capital est avant tout une lutte contre le travail. Au lieu de penser la lutte de classe en termes de « travail » contre « capital », nous devons la penser en terme de « faire » contre « le travail et donc le capital. »

C'est véritablement le défi auquel nous faisons face: comprendre les stratégies du « faire » contre le travail. Comment peut-on développer ici et maintenant une vie où nous pourrions faire ce que nous considérons comme nécessaire ou désirable, au lieu d'abandonner nos journées entières à un travail qui produit le capital ? C'est pourquoi l'idée de « chômeurs heureux » est si importante. En Argentine, les Piqueteros¹ les plus radicaux ne se battent pas pour l'emploi, mais pour une vie consacrée à « faire » ce qu'ils considèrent important. Dans un monde où il y a de plus en plus de chômage et de travail précaire, la lutte du « faire » contre le travail devient la clef de la lutte pour un monde différent.

Ce n'est pas simplement refuser le travail, c'est plus que ça. Si nous refusons de travailler c'est parce que nous voulons faire quelque chose de mieux de nos vies: rester au lit, sortir faire un tour avec le chien, jouer de la musique, organiser une révolution, qu'importe... Notre refus, ouvre la porte à un « faire-autrement », et c'est ce « faire-autrement » qui est l'avant-garde de notre lutte contre le capital. Cette lutte n'est pas seulement de la négation, mais de la négation-et-crédation, création de quelque chose d'autre, la création de quelque chose qui ne colle pas avec le capitalisme. Tant que nous ne parlons que de refus, nous autorisons le capital à fixer l'ordre du jour: nous devons nous mettre, nous et nos propres projets, au centre des questions.

D'accord, mais alors comment affirmer nos modestes résistances, de l'émeutier de cité au

1 - Mouvement de chômeurs

chômeur qui se lève tard, face aux vieilles catégories de pensées ?

C'est important. Nous avons tous nos hauts et nos bas, et parfois on se sent perdu, en particulier parce que nos luttes sont fragmentées, découpées. Je crois que nous avons besoin de parler ouvertement du problème que pose la création « d'autres politiques. » Je vois ça en terme de créations de failles, d'espaces ou de moments dans lesquels nous disons: « Ici, dans cet espace ou ce moment, nous ne ferons pas ce que le capital veut que nous fassions, nous devons faire quelque chose d'autre. » Des failles plus que de simples espaces autonomes. Parce que les failles s'agrandissent, courent, se creusent. Elles s'élargissent et se multiplient, elles sont re-bouchées mais ré-apparaissent et s'agrandissent à nouveau. Ces failles sont les espaces du « faire contre le travail. »

Dans les termes des vieilles catégories de pensées, je pense que la question centrale est la nature ambivalente du travail, c'est donc bien la lutte d'un « faire » contre le travail exploité. Si, comme la gauche traditionnelle, nous sommes aveugle à cet antagonisme, tout le reste suit: l'État, le pouvoir, le progrès, etc... Mais si on se concentre sur cet antagonisme, alors tout un nouveau monde de catégories et de pratiques se révèle.

Pour toi, la prise de pouvoir est donc forcément un échec pour un mouvement qui souhaite changer le monde... Mais être sans-parti, refuser la prise de pouvoir, signifie-t-il ne pas avoir de perspectives politiques, se priver des moyens d'agir ? Cela signifie-t-il abandonner toute idée de pouvoir ?

Non. Je distingue deux types de pouvoir, le « pouvoir-sur » (le pouvoir du capital, le pouvoir de l'État, etc...) et le « pouvoir-faire »: notre pouvoir de créer, de faire des choses, qui est forcément un pouvoir social puisque notre « faire » dépend toujours du « faire » des autres. On ne peut pas nous enlever notre pouvoir, c'est-à-dire notre « pouvoir-faire », il ne peut qu'être construit à travers des pratiques de négation et de création, à travers la création et l'expansion de failles. Rejeter l'idée de prendre le pouvoir ne nous met pas dans un vide. Au contraire, cela signifie que nous ne devons pas prendre le « pouvoir-sur » mais construire notre « pouvoir-faire. »

En France, l'extrême droite réalise des scores impressionnant. Sarkozy a d'ailleurs été élu sur un programme digne du Front National. Une fois au pouvoir, il a créé le ministère de « l'Identité Nationale » pour gérer de manière sécuritaire l'immigration. Les groupuscules fascistes se nomment eux-même « identitaires »... De l'autre côté, les jeunes révoltés de cité, issus de l'immigration, revendiquent à outrance l'origine nationale de leurs parents. D'autres répètent sans cesse venir de telle ville, ou tel département, ou tel quartier... Dans ton livre, il est beaucoup question « d'identités ». Que t'inspire ce climat identitaire ?

La question des identités est difficile mais centrale. Le capitalisme est un processus d'identification, qui nous dit ce que nous sommes, qui nous pousse à nous identifier aux rôles qu'il nous fait jouer. Le mouvement contre le capital est nécessairement anti-identitaire: un mouvement qui dit: « Non, nous ne sommes pas, nous sommes plus que ça ! »

Ce qui rend cette question compliquée, c'est que certaines identités portent clairement une force de négation. Dans une société raciste, ce n'est pas la même chose de dire « nous sommes Noirs et fiers de l'être » que de dire « nous sommes Blancs et fiers de l'être. » Dans une société sexiste, ce n'est pas la même chose de dire « nous sommes Femmes et fières de l'être » que de dire « nous sommes Hommes et fiers de l'être. » L'affirmation de l'identité dans de tels cas est clairement une affirmation-contre, une forme d'anti-pouvoir. Mais si on ne va pas plus loin, si on dit seulement

« nous sommes noirs, nous sommes femmes, nous sommes gay, nous sommes indigènes », alors je pense que l'on est piégé dans une logique qui nous ré-intègre dans la domination capitaliste. Nous avons besoin de dépasser nos identités, d'affirmer et de nier dans un même souffle: nous sommes Noirs et plus que cela, nous sommes Femmes et plus que cela. Ce qui est important chez les Zapatistes c'est qu'ils ne sont pas simplement un mouvement indigène. Dès leur soulèvement, ils ont dit qu'ils se battaient pour les droits des indigènes mais aussi pour la création d'un monde nouveau basé sur la reconnaissance de la dignité. C'est ce qui les rend si excitant.

Si les identités sont des prisons qui nous divisent et nous mutilent... Qu'est-ce qui peut donc nous rassembler ? Ou se trouve donc notre force ?

Je pense que notre force, c'est que nous sommes des personnes parfaitement ordinaires. C'est la chose la plus profonde que les Zapatistes disent: « Nous sommes des hommes et des femmes, des vieux et des enfants, parfaitement ordinaires, donc nous sommes rebelles. » Il n'y a rien de plus ordinaire que d'être anti-capitaliste, mais nous devons apprendre à toucher l'anti-capitalisme des gens. Et cela signifie repenser le langage de la révolution, comme les Zapatistes nous l'ont montré. Si nous pensons que l'antagonisme central dans le capitalisme est l'antagonisme entre le « faire » et le travail, alors nous voyons que la contradiction centrale du capitalisme est la frustration. La frustration, engendrée par le capitalisme, est probablement l'expérience la plus profonde que nous partageons tous et toutes. La frustration se transforme en explosions et nous apprend le langage de la révolte. Les explosions sont dangereuses, mais elles sont aussi des sources d'espoir.

Propos recueillis par Joke pour Jokeadit & CQFD

Utilisation recommandée avec citation.

Référence:

John Holloway, *Changer le monde sans prendre le pouvoir, le sens de la révolution aujourd'hui*, 2008, Lux/Syllepse.